



HAL
open science

Compte-rendu critique des Cahiers de Linguistique Française, n°26 ”, Les modèles du discours face au concept d’action. Actes du 9ème colloque de pragmatique de Genève et colloque Charles Bally, Département de linguistique, Faculté des Lettres, Université de Genève, CH-1211, Genève 4, 2004

Béatrice Fracchiolla

► **To cite this version:**

Béatrice Fracchiolla. Compte-rendu critique des Cahiers de Linguistique Française, n°26 ”, Les modèles du discours face au concept d’action. Actes du 9ème colloque de pragmatique de Genève et colloque Charles Bally, Département de linguistique, Faculté des Lettres, Université de Genève, CH-1211, Genève 4, 2004. Marges Linguistiques, 2005, 9, pp.34-38. halshs-03088161

HAL Id: halshs-03088161

<https://shs.hal.science/halshs-03088161>

Submitted on 25 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Les modèles du discours face au concept d'action

Cahiers de Linguistique Française, n° 26, 2004
Actes du 9^{ème} Colloque de pragmatique de Genève
et Colloque Charles Bally
Compte rendu critique de lecture
Par Béatrice Fracchiolla
Université de Toulon, Laboratoire Babel, France

Mai 2005

1. Introduction

L'ensemble des communications présentées dans ce 26^e numéro des *Cahiers*¹, coordonné par Laurent Fillietaz, constitue une somme pluridisciplinaire importante dont l'objet est d'appréhender la problématique générale du « maillage » de l'action et de la parole (Fillietaz, p. 14 ; Kerbrat-Orecchioni, p. 42) en développant divers aspects socio-pragmatiques des actes de langage. Si parler est une activité cognitivo-corporelle, centrée en cela sur le sujet énonciateur, les faits de discours « consistent, selon des modalités bien particulières, à opérer, à accompagner ou à susciter des transformations dans l'environnement matériel, social et cognitif » (Fillietaz, p. 14). Les questions auxquelles les auteurs tentent ici de répondre sont multiples : quelle est la relation entre l'action et la parole ? Comment la parole anticipe-t-elle, est-elle ou décrit-elle l'action ? Comment le discours se trouve-t-il cadré par la réalisation d'une activité spécifique ? Et comment, par retour, en s'inscrivant dans le cadre d'une activité spécifique (professionnelle, de loisir, ou autre) ce discours contribue-t-il à « typifier » un certain type d'activité ? Comment définir le non-verbal ? Comment accompagne-t-il la parole, participe-t-il de l'action, est-il *action* ?

L'objectif est de faire le point sur la pragmatique, en explicitant ce « virage actionnel » (Fillietaz)² ou encore ce « tournant praxéologique » (Mondada, p. 269) qui trouve sa source dans le concept inaugural « d'acte de langage » (Austin, 1970). La théorie des « actes de langage », qui a transformé les études en sciences du langage, a connu de nombreux développements depuis, aussi bien dans la théorie sociale³ qu'en psychologie sociale et en sciences cognitives⁴. Dix-neuf textes de 26 auteurs se trouvent ainsi rassemblés en 456 pages sous quatre grandes thématiques qui s'organisent autour de réflexions théoriques et expérimentales⁵. Par-delà les questions théoriques soulevées par les auteurs, on notera le soin apporté à l'édition du volume, aux présentations des références et des exemples ainsi qu'à l'harmonisation de l'écriture, rendant l'ensemble d'une facture claire et agréable à lire.

Le recueil débute avec une présentation de la problématique et des contributions par Laurent Fillietaz. Ce premier texte fait un point, ici nécessaire, sur les différents héritages historiques et théoriques concernant la mise en relation — toujours controversée aujourd'hui — de l'action et du discours. Il souligne en particulier le fait que l'on ne dispose pas à l'heure actuelle d'une « théorie unifiée de l'agir humain », mais de multiples « théories de l'action » développées par des champs disciplinaires aussi variés que la philosophie analytique, l'herméneutique, la psychologie, ou la sociologie (Fillietaz, p. 10)⁶.

¹ Ce numéro, qui est le dernier des 26 numéros des *Cahiers* publiés sous l'égide d'Eddy Roulet, fondateur de ce que l'on a appelé parfois « l'Ecole genevoise d'analyse de discours », lui est dédié.

² Fillietaz (L.). 2002. *La parole en action. Éléments de pragmatique psycho-sociale*. Québec : Éditions Nota Bene, p. 16.

³ « [...] avec l'action sociale de Parsons, l'agir communicationnel de Habermas, la double structuration de Giddens, la pratique de Bourdieu, la microsociologie de Goffman, les accomplissements pratiques et méthodiques de Garfinkel, l'action située de Schuman. » (Mondada, p. 269).

⁴ « [...] par les notions d'activité chez Engeström, de cognition située chez Lave, de cognition distribuée chez Hutchins ; en ergonomie par celle de cours d'action chez Theureau... » (Mondada, p. 269).

⁵ Dont les titres sont respectivement : « Actes de langage, discours et interaction », « Usage du langage et activités sociales », « Approches multimodales du discours et de l'action » et « La représentation de l'agir dans le langage ».

⁶ « [...] philosophie analytique (Anscombe, [1957] 2001), l'herméneutique (Ricoeur, 1977, 1983), la psychologie (Leontiev, 1979 ; von Cranach *et al.*, 1982) ou encore divers courants en sociologie (Garfinkel, 1967 ; Goffman, [1974] 1991 ; Schütz, 1987 ; Giddens, [1984] 1987 ; Suchman, 1987) ».

Après un bref rappel du problème posé par la légitimité même « du concept d'action dans le champ de la linguistique du discours »¹ et « l'omniprésence de la problématique praxéologique dans les modélisations contemporaines du discours » (Filliettaz, p. 10), qui conduit les uns à se demander s'il s'agit là simplement d'une « nouvelle doxa » (Kerbrat-Orecchioni, p. 42), et les autres à y voir « l'emblème d'une mutation profonde et durable de la discipline linguistique » (Filliettaz, p. 10), l'auteur explique en quoi « le concept d'action s'impose aujourd'hui incontestablement comme un objet de confrontation majeur des modèles du discours et comme élément structurant dans les rapports qu'entretiennent les différents sous-paradigmes des sciences du langage » (Filliettaz, p. 10). Les multiples difficultés émanant d'une réflexion sur l'action se trouvent ensuite évoquées (p. 11) et en particulier celles ayant trait à la mise en relation des catégories du discours et de l'action : le discours peut en effet « médiatiser l'action ou la réaliser [...], la préfigurer [...] ou la reconfigurer [...], [ou encore] en construire des représentations. », en même temps qu'il peut « accompagner l'action, la commenter, voire même s'en autonomiser à des degrés divers. » (Filliettaz, p. 12).

L'un des principaux intérêts de l'ouvrage est de proposer un éventail de perspectives extrêmement diversifiées, ce qui a l'avantage de constituer un « état de l'art » relativement exhaustif sur la question et de montrer les différents ancrages théoriques et inter-influences, aussi bien dans leurs récurrences que dans leurs caractéristiques pluridisciplinaires. Il s'agit à la fois de rendre compte des enjeux liés aux théories linguistiques et des nouveaux cadres d'analyse de l'action qui sont apparus. C'est pourquoi nous avons choisi ici non pas de commenter chacune des contributions², mais de tenter plutôt de rendre compte de façon synthétique des problématiques soulevées et des nouvelles perspectives envisagées en citant celles des communications qui en donnent les éléments de compréhension les plus évidents.

Le premier texte, de Kerbrat-Orecchioni, introduit la problématique de l'ouvrage et révèle certains points de friction théorique ayant trait au cadre de la réflexion dans lequel il s'inscrit. Elle rappelle que la question « de la définition de l'acte, ou de l'action, n'est toujours pas réglée »³ (Kerbrat-Orecchioni, p. 30). En particulier, reprenant la position de Berrendonner qui insiste sur la différence de fonctionnement des actes de langage et des actes non langagiers⁴, Kerbrat-Orecchioni développe la notion de « pragmatization secondaire (quand dire, c'est secondement faire) » (*idem*, p. 31) puis celle de « sémiotisation secondaire (quand faire, c'est secondement dire) » (*idem*, p. 37). Par un retour sur la double dimension intrinsèque à tout acte de parole de sémiotisation⁵ et de mise en représentation d'un acte cognitif⁶, Kerbrat-Orecchioni pose la question (apparemment sans réponse à cette heure) des modèles linguistiques très répandus actuellement référant aux termes d'acte, d'action, ou encore d'activité(s). Est-il possible réellement d'agir verbalement sans que cette action se trouve « épaulée » par du non-verbal (Kerbrat-Orecchioni, p. 42) ? La lecture de l'ensemble des contributions semble apporter une réponse négative à la question posée par Kerbrat-Orecchioni : il n'est pas possible d'agir verbalement sans qu'existe simultanément avec cette action une part de non-verbal, dont les manifestations d'origine cognitivo-corporelle prennent des formes multiples et plus ou moins patentes. Émotivité, affects, intonation, prosodie, gestes du corps tout entier, de l'œil ou de la main... les textes rassemblés ici montrent précisément la diversité de ces formes non verbales et les différences de traitement qu'elles nécessitent en fonction de leur nature. Cependant, il apparaît également que cet accompagnement de l'agir verbal par du non-verbal serait moins l'objet d'une nécessité motivée que celui d'une nécessité de fait, dans la mesure où le non-verbal est un paramètre omniprésent et multiforme de la réalité environnementale de tout acte de langage. Abordées de façon théorique dans le premier ensemble, ces questions générales sont reprises sous des angles différents par chacun des groupes d'auteurs.

¹ Voir Berrendonner (1981) et la façon dont « la pragmatique cognitive post gricéenne (Sperber & Wilson 1986) exclut le concept d'action du champ des théories de la communication humaine » (Filliettaz, p. 9).

² Ce que fait très bien Laurent Filliettaz dans sa présentation de l'ouvrage.

³ « [...] par exemple, Schegloff (in Prevignano & Thibault 2003 : 169) » (Kerbrat-Orecchioni, p.30).

⁴ Pour qui « dire » n'est pas toujours « faire », voir Berrendonner 1981, « Quand dire, c'est ne rien faire » (titre du chapitre III) qui répond au titre de l'ouvrage d'Austin (J.). 1970. *Quand dire, c'est faire*, Paris : Seuil.

⁵ Relativement à sa mise en sens.

⁶ « [...] entre le dire et le faire viennent donc s'interposer deux instances : le sens et l'autre. » (Kerbrat-Orecchioni, p. 33).

2. Modèles de discours et méthodologie

L'ouvrage est constitué de quatre ensembles de textes. Au-delà de cette division, on peut distinguer entre les contributions qui développent une problématique dans une perspective générale d'ordre logique et théorique de l'agir communicationnel¹ (Moeschler, Sarangi, Charaudeau, Vernant, Brassac, Burger, Rossari & Razgouliaeva) et celles qui en proposent une approche psycho-sociolinguistique à travers une analyse multimodale de données empiriques (Auchlin, Filliettaz, Grobet & Simon, Mondada, Bouchard, De Saint Georges, Kostulski, Bonckart, Bulea & Fristalon, Revaz). Charaudeau interroge ainsi les enjeux de pouvoir qui s'exercent dans la prise de parole, en particulier en termes d'action/réaction et de soumission à l'autorité (p. 166), ce que Vernant aborde à travers la figure d'autorité du tiers et « la logique dialogique de la véridicité » (Vernant, p. 99)². Chabrol aborde également cette problématique à travers la manière dont un énonciateur a tendance « à s'emparer de la place du TIERS pour l'emporter dans des confrontations où l'enjeu est de parler au nom de la majorité la plus large (ON-VRAI) » (Chabrol, p. 211).

Les analyses qui développent une approche multimodale, en particulier celles portant sur des situations de travail, croisent et analysent différents types de données. Celles de Bronckart *et alii*, qui s'appuient sur la réflexion de Leontiev (1979) selon laquelle « c'est l'agir socialisé qui est le moteur du développement humain » dans la mesure où « c'est à travers lui que s'effectue toute rencontre entre les individus et leur milieu » (p. 355), sont situées en entreprise ; celle de Revaz en milieu hospitalier (p. 372) et celle de De Saint Georges, sur un chantier (p. 326). Ces trois contributions tentent ainsi d'appréhender la réalité de l'action en milieu spécifique en multipliant les saisies et en croisant les approches verbales des actions : documents textuels institutionnels ou d'entreprise (« travail prescrit »), enregistrement et retranscription des séquences d'actions elles-mêmes, entretiens avec les acteurs avant et après l'action (Bronckart *et al.*). Les contributions de Auchlin, Filliettaz, Grobet & Simon (qui s'intéressent à la prosodie) et de Bouchard mettent en avant la dimension de « typification » (Auchlin *et al.*, p. 228) liée à l'activité de vente d'une part, et à l'activité spécifique des travaux pratiques en situation de classe de l'autre. Celle de Mondada procède à une analyse très fine du rôle du « pointage de doigt » dans les tours de parole lors d'une réunion de travail entre agronomes et informaticiens. Cette mise en regard de différents types d'approches multimodales fait apparaître l'hétérogénéité et la complexité des modèles méthodologiques pour l'analyse de discours, comme celles des activités en jeu lors d'une interaction. Elle révèle également les différents éléments de focalisation possible d'une analyse en fonction de la méthode même d'analyse qui est choisie.

Les contributions formant le dernier sous-ensemble sont centrées sur le texte, la langue et l'énoncé. On y retrouve en particulier la problématique de la relation entre texte et action (Ricoeur, 1986) à travers le concept de genre (Bakhtine, 1984, p. 265), qui suppose la prise en compte de l'activité, des contextes et des usages. Baudouin (p. 391) montre avec l'exemple de l'autobiographie en quoi le concept de genre inscrit un certain type d'énoncé dans une tradition parce qu'il participe d'un présupposé quant à sa réception³. C'est également parce qu'il existe une « régularité » des genres (Baudouin, p. 408), que tout énoncé s'inscrivant, même de manière novatrice ou « provoquante » (pp. 397-398) dans cette tradition, contribue à une certaine stabilité culturelle et sociale⁴. L'idée développée par Bronckart *et alii* est que les

¹ Habermas, 1987.

² « La *véridicité* est le résultat d'un accord dialogique qui suppose au niveau interactionnel que les interlocuteurs reconnaissent leur consistance mutuelle et au niveau transactionnel, qu'ils acceptent mutuellement le jugement d'un tiers qui atteste de la vérité des propositions atomiques sur le monde en question [...] » (Vernant, p. 99).

³ « L'analyse des genres est à relier à une théorie de l'action, supposant un sujet capable d'initiative et doté de compétence, en termes de pouvoir agir, et développant des actions et des conduites linguistiques adaptées aux occurrences des pratiques dans lesquelles son "agir" s'inscrit. Dans une telle perspective, le contexte de production est avant tout un contexte d'effectuation [...] » (Baudouin, p. 395).

⁴ « La régularité des genres [...] apparaît ainsi comme la réception de deux facteurs : (i) la réception antérieure par le sujet de textes analogues, produisant une culture diffuse du genre considéré, que l'on peut conceptualiser en termes de « tradition », et permettant un jeu permanent de prorogation et de renouvellement ; (ii) la distribution de situations identiques « provoquantes », dont la structure commune (rendre viable le fait de raconter sa vie par un principe d'ordre) favorise le maintien des « lois du genre » » (Baudouin, p. 408).

« pratiques langagières » peuvent constituer « une occasion de *morphogenèse des faits sociaux* dans leur ensemble » dont la morphogenèse de l'action ne constitue qu'un des aspects, et que « ce processus peut se déployer dans *toute forme de production langagière*, et pas seulement dans les textes narratifs ». Les contributions de Bronckart, Bulea et Fristalon d'une part, sur le terrain de l'entreprise (p. 345), et de Revaz de l'autre, en milieu hospitalier (p. 371), tentent ainsi d'appréhender la réalité de l'action dans des milieux particuliers. La communication de Benetti et Corminboeuf, qui clôt cette quatrième partie, est un peu à part. Elle offre une démarche différente et propose une approche davantage linguistique de « l'action » à travers les nominalisations des prédicats d'action, en s'appuyant plus particulièrement sur la « notion primitive » de Culioli¹ (p. 418).

En guise de conclusion, le texte de Louis de Saussure s'attache à montrer que par-delà les tensions qui persistent encore entre approche « pragma-sémantique » d'une part et « psychosociale » de l'autre, celles-ci sont en réalité moins concurrentes que complémentaires, car elles ne portent pas sur le même objet. Elles ne sont pas non plus « le simple miroir l'une de l'autre » comme cela est habituellement admis² (de Saussure, p. 444). La première s'intéresse en effet à la « compréhension ou *interprétation* » alors que la deuxième « s'intéresse surtout à la *production* », c'est pourquoi elles peuvent, ensemble, servir une meilleure appréhension globale du concept d'action. Le texte et l'ouvrage se concluent par une réflexion concernant la séparation des tâches de « *l'interprète-destinataire* et de *l'analyste du discours* » qui, bien que différentes « en tant que projet [...] se ramènent à des opérations cognitives de nature similaires. » (de Saussure, p. 454). En effet, si l'analyste du discours procède à une « [*recontextualisation*] *a posteriori* », sa tâche peut néanmoins « également se modéliser comme processus linéaire. » (*idem*).

3. Conclusion

Cet ouvrage est une réussite dans sa tentative d'appréhender les différentes étapes de l'agir humain comme spécifiquement caractérisé par une capacité verbale et les différents processus mis en œuvre de façon spécifique, en fonction des activités humaines. Mondada parle d'une « écologie de l'action » (p. 274)³, et la dimension qui prime nous paraît être en effet celle renvoyant au versant écologique de toute action (linguistique et non linguistique)⁴. L'action, en s'inscrivant dans la réalité, implique tout un réseau d'interdépendances et de réactions possibles, non seulement au sein de l'organisation sociale dans laquelle elle a lieu, mais aussi de façon réciproque et individuelle. En effet, si le « je » énonciateur est toujours central, il ne semble plus l'être que comme une entité participant à une activité nécessairement sociale, et d'une envergure sociale beaucoup plus large et vaste qu'elle n'était envisagée auparavant. C'est en particulier à travers la critique de la lecture de Ricoeur — voir Filliettaz (2002, p. 146-147) — qui associe l'agent à l'individu, sans prendre en compte le contexte large, que semble se dessiner l'un des tournants conceptuels opérés par les études pragmatiques actuelles. La pragmatique, tout en centrant davantage l'observation sur le sujet énonciateur dans la mesure où elle le considère dans sa totalité d'être humain, introduit la notion d'intentionnalité (qu'est-ce que l'énonciateur *veut* dire, *veut* faire, et *veut* faire faire, et comment il le fait effectivement) (Austin 1970, Searle 1969). Cette notion d'intentionnalité, d'abord abordée dans le

¹ « Culioli appelle *notion* « un système complexe de représentations structurant des propriétés physico-culturelles d'ordre cognitif » (1999, p. 100). L'idée est qu'il existe dans tout lexème un matériau sémantique primitif indifférencié en ce qui concerne la dynamique : une notion primitive n'est pas orientée (ni *R*, ni *R*⁻¹), ni positive, ni négative, ni différenciée en ce qui concerne l'ordonnement des actants » (Benetti, Corminboeuf, p. 421).

² « [...] notamment en sociolinguistique (voir pour exemple Labov 1976) [...] » (de Saussure, p. 444).

³ « Le groupe travaille autour d'une table au milieu de laquelle se trouvent, dans un espace commun de travail, les chorèmes. La référence, à ces documents focalise tout particulièrement l'attention des participants. C'est ainsi une situation où les objets jouent un rôle important et avec eux les gestes qui les manipulent. Cette écologie de l'action, comprenant la disposition spatiale des objets et des participants, fournit des ressources spécifiques pour l'organisation à la fois située et systématique de l'interaction » (Mondada, p. 274).

⁴ Cette prise en compte *écologique* de l'action prend sa source chez Garfinkel : « Au lieu de considérer que les pratiques sociales sont « déterminées » par des « paramètres » « extérieurs » — aussi divers soient-ils, comme l'appartenance à la classe sociale, l'identité, les représentations, les scénarios, la culture, les normes... — [Garfinkel] insiste sur le fait que l'action est avant tout un accomplissement localement situé (voir Heritage 1984b, 1992 pour des présentations) » (Mondada, p. 271).

domaine des actes de langage (et du dire comme action), développe la dimension de l'altérité, et décentre l'observation du seul sujet énonciateur pour observer la dimension *écologique* de son énonciation et, plus particulièrement, l'altérité nécessairement co-existante à son énonciation. Il s'agit alors aussi d'observer non plus seulement l'intentionnalité du locuteur et la réception du dire, mais sa réflexivité et ses enchaînements : quelles sont les différentes réponses possibles du ou des allocutaires, et selon quelle temporalité ? En cela, la pragmatique s'intéresse à la *mise en relation* de l'ensemble des éléments qui participent de l'action ; d'où les approches multimodales. L'ouvrage propose une lecture de toute activité linguistique selon une compréhension ouverte de l'analyse de discours¹, qui se définirait, au-delà du cadre idéologique, à la fois comme processus (historique, technique, social...) et construction individuelle (intentions, buts, finalité de l'activité linguistique), tout en tenant compte des paramètres liés à un environnement caractérisé, imposés par le temps, le lieu, les personnes et les relations réciproques de ces différents éléments. En d'autres termes, l'activité linguistique est construite selon un *présent* différent du passé et du futur, mais que l'on pourrait décrire de manière transitionnelle comme un futur qui n'est déjà plus du futur mais pas encore du passé, et donc participant des deux en même temps² ; un *ici* du discours différent d'un ailleurs, mais en même temps construisant aussi cet ailleurs relativement à ce qu'il a de spécifique par rapport à ce que serait le discours dans un autre lieu (qui renvoie à la structuration sémiotique des événements : en classe, en entreprise ou sur un chantier) ; un *je* énonciateur individu, mais qui ne se construit comme individu qu'à travers le lien social et la capacité réciproque de parole qu'il partage avec les *autres*. La distinction opérée entre *activités* et *action* (Auchlin, Filliettaz, Grobet & Simon, p. 224)³ est applicable au discours même relativement à la parole : la parole est une *action*, qui s'inscrit dans le cadre d'une *activité* discursive, elle-même sociale.

Si les relations entre action, activité, acte et actes de langage sont empiriquement et théoriquement posées dans l'ouvrage, elles sont loin d'être résolues pour autant quant à leurs relations au social et au cognitif. Révélant la difficulté principale à laquelle les chercheurs sont confrontés depuis le tournant théorique de la théorie des actes de langage, à savoir l'impossibilité d'omniscience que semble présupposer une analyse exhaustive de tout acte de langage, au-delà de son caractère purement linguistique, l'ouvrage répond en proposant différents modèles d'analyse fonctionnant sur le principe de la mise en relation. Sans prétendre à l'exhaustivité de l'analyse, ces modèles constituent autant de grilles de lecture de la réalité de l'agir verbal et non verbal, qu'il demeure impossible d'appréhender dans sa totalité.

¹ Charaudeau (P.), Maingueneau (D.) éds 2002. *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris : Seuil, pp. 41-45.

² Voir en particulier le texte de Mondada sur les liens entre action, séquentialité et temporalité, p. 273.

³ « Le terme *d'activité* désigne pour nous, au plan socio-historique, des pratiques attestées, qui se distinguent par leur caractère récurrent, par le fait qu'elles sont collectivement validées et qu'elles sont propres à tout domaine de la vie sociale. On parlera à ce propos d'activités professionnelles [...] pour désigner des pratiques qui se répètent, dont le fonctionnement obéit à des règles relativement stables et à propos desquelles les individus élaborent des représentations à caractère typifiant leur permettant de " cadrer " leur expérience » (p. 224). Bronckart, Bulea & Fristalon s'appuient eux sur Leontiev, qui propose de distinguer trois concepts : celui *d'activité* qui renvoie à « l'organisation collective de comportements » – comme la nutrition, ou la reproduction – « orientée par une finalité déterminée » (p. 346) ; celui *d'action* qui définit « l'agir collectif comme articulé à des buts dont les actants concernés sont capables de se forger des représentations ; et celui *d'opération* qui a trait aux moyens (techniques) mis en œuvre pour accomplir une action.